

ARS – Tribune – Février 2008
« Comment encourager l'art, les artistes, et la boucherie chevaline »
Par Giles Daoust

Chers tous, chères toutes (ça se dit ?), chères toutes,

Sébastien Romignon m'a fait l'honneur et le privilège (et une tarte aux pommes) de m'accorder cette deuxième tribune « ARS ». Il m'a demandé de commencer par me présenter. Alors voici : le petit Giles Daoust est né à Bruxelles en 1979. Après des études à l'École de Commerce Solvay, il fonde en 2003 la société de production audiovisuelle Title Films avec le réalisateur Alain Berliner (*Ma vie en rose*). Il a écrit, réalisé et produit 3 films longs métrages : *Last Night on Earth* (2004, avec Pierre Lekeux), *The Room* (2006, avec Pascal Duquenne), *Artefacts* (2007, avec Mary Stockley). Il est également depuis 2006 le metteur en scène du spectacle historique *Ommegang* qui a lieu chaque année en juillet sur la Grand Place de Bruxelles. Avant Title Films, il a créé en 2000 le site TitlePublishing.com, qui a publié sur le web plus de 500 œuvres d'une centaine de jeunes artistes belges ; et en 2003 le concours de cinéma Ciné Quest, voué à la promotion des jeunes talents cinématographiques en Belgique. Et soudain, il en a terriblement marre de parler de lui à la troisième personne.

Sébastien m'a proposé d'écrire cette tribune en proposant un point de vue personnel sur une question artistique de mon choix, et j'ai donc l'honneur, le plaisir et la prétention de vous faire part de quelques idées concernant un sujet qui m'est cher, à savoir **la promotion et l'encouragement des jeunes talents en Belgique**, quelle que soit leur discipline artistique.

Tout comme Sébastien, cela fait quelques années que j'ai eu l'occasion d'organiser ou de participer à une série d'initiatives destinées à l'encouragement – mot général et imprécis qui correspond finalement vachement bien – des jeunes artistes en Belgique. Et le moins qu'on puisse dire, est que ce ne fut pas de tout repos.

La Belgique est un petit pays, et il est donc – paradoxalement – assez facile de se faire connaître au sein de son milieu artistique restreint, et dans le même temps extrêmement difficile de réellement « percer » au sens absolu.

Maintenant, il faut s'entendre sur ce qu'on appelle « art ». Je propose pour simplifier les quelques catégories suivantes :

- Les interprètes : comédiens, musiciens, conteurs, etc.
- Les auteurs : écrivains (et vaines), scénaristes, compositeurs, paroliers, poètes (poètes), etc.
- Les artistes « plastiques » : peintres, sculpteurs, dessinateurs, etc.
- Les dingues : toute personne s'étant fixé comme but personnel et intime de travailler dans le monde du cinéma (par exemple en tant que réalisateur, perchman, patineur artistique ou autres professions libérales).

Prenons d'abord les interprètes, car l'exemple saute aux yeux (j'ai failli faire un jeu de mots que mon traitement de texte m'a heureusement refusé). Un comédien par exemple. Prenons un parcours classique, avec formation d'acting, académie, conservatoire, INSAS et tutti quanti si le temps, la chance et le talent le permet. Même bardé de diplômes et autres certificats de qualité, le jeune comédien belge aura le plus grand mal à faire son trou (badour – pardon) en Belgique. En effet, les débouchés sont extrêmement limités étant donné la petite taille du marché. Le théâtre est sans doute le terrain le plus praticable, étant donné le nombre tout de même conséquent de productions – professionnelles ou non – qui voient le jour chaque année. Malheureusement, quand il s'agit d'en vivre, c'est une autre paire de manches. Souvent peu ou pas financées, les diverses productions théâtrales en Belgique souffrent elles-mêmes d'un manque de moyens qui les oblige – non de gaieté de cœur – à payer peu leurs comédiens (et équipes en général). Ceci pousse d'ailleurs parfois les comédiens à augmenter (ou tenter de) leur tarif lorsqu'il s'agit de productions cinéma – aussi sous

financées soient-elles elle-même. Ceci résulte bien souvent à leur non-engagement dans lesdits films – et on est pas plus avancés.

Passons rapidement aux auteurs. Plus introspectif, le métier d'auteur consiste bien souvent à s'enfermer chez soi, se retrouver avec soi-même, et consacrer des mois, parfois des années de sa vie à essayer d'imaginer l'Œuvre révolutionnairement originale qui va lancer sa carrière et rendre l'auteur richissime, lui ouvrant la voie vers une carrière pleine d'argent, de femmes, de drogues, de chocolats Marcolini et autre voitures de sport. Exagéré-je ? Un brin. Une fois ladite Œuvre achevée, s'entame alors un long travail de prospection (communément appelé « chemin de croix »), destiné à trouver l'éditeur, producteur, ou toute créature humaine dotée du pouvoir ultime et souverain de porter l'Œuvre à la connaissance de tout un chacun et du Monde Entier en général. Autant vous dire que c'est pas gagné.

Slalomons jusqu'aux arts plastiques. Prenons l'artiste peintre (ou, prenons-le). Il n'est pas si mal loti finalement (j'ai failli ajouter un prénom en « H » mais n'exagérons pas). Produire ses œuvres prend peu de temps (moins de temps qu'écrire Guerre et Paix en tout cas (car c'est mois épais – pardon bis)). Le matériel peut être coûteux mais on se débrouille toujours. Cool ! Enfin un art praticable ! Oui, enfin, à part que pour en vivre, il faut encore le montrer, faire une expo, un vernissage, et trouver un coco prêt à déboursier 2.500€ durement gagnés (« car il travaille, Lui ! » diront les très mauvaises langues dont je ne fais pas partie) pour cette magnifique Chose. Simple ? Paaaas sùuuur.

Fonçons au monde du cinéma. Ah, le cinéma belge ! Primé dans les festivals internationaux. Reconnu à l'étranger, Outre-meuse, Outre-quiévrain, Outre-atlan... ah ça non. Bref renommé. Mais malheureusement tellement sous financé. Enfin, c'est une question de point de vue. Un film belge (disons un des premiers Dardenne, pour prendre un exemple) va coûter entre 1 et 2 million d'euros. Beaucoup d'argent ? Oui et non. Quand on compte qu'une équipe d'au moins 100 personnes, plusieurs semaines de tournage, du matériel, et une coûteuse post-production sont nécessaires à la production d'un film, on a vite fait de revendre son boulier compteur sur eBay (j'adore les gens qui disent « hébaille »). C'est un art un peu cher le cinéma, tout de même, non ? Qui confiera 1 million d'euros à un jeune gars de 25 ans pour réaliser son premier film ? ...Un moment de silence... Finalement, le peintre, il se la coule douce, lui !

- Tout cela est bien négatif, Guignol !
- Eh oui, Gendarme, c'est duuuur l'art en Belgique !

Si j'ai dépeint un portrait si noir (disons gris foncé) mais si connu, de l'art en Belgique, c'est simplement pour rebondir. Car bien souvent, les artistes en herbe – ou leurs parents – prennent ces arguments un peu clichés pour argent comptant, et abandonnent tout espoir d'une carrière artistique.

- Eh bien Guignol, il ne faut pas !
- Aaaaah, merci Gendarme. Mais... tu dis ça pour me faire plaisir, non ? Car comment faire ?
- Eh bien c'est très simple...

En fait, non. Ce n'est pas très simple. Le fait est que la Belgique ne comporte pas d'« industrie » artistique. Livre, musique, cinéma, Jean Passe et Des Meyer (celle-là n'est pas de moi). On est dans l'artisanat. Gage de qualité ? Certes. Mais quand il s'agit d'en vivre, plus d'un artiste espérerait un style de vie moins « artisanal ». Alors quoi ? On se tourne vers la France ? Le Royaume Uni ? Soyons fou : le rêve américain ? Pourquoi pas. Mais en même temps : pourquoi ? (euh... et comment ?)

Belgique : 10 millions d'habitants. Bon an mal an : 6 millions de Néerlandophones, 4 millions de Francophones. Donc deux très petits pays culturels. Pas très grave en fait. Il suffit d'aborder les choses en tenant compte des proportions. Et se battre.

Puis-je faire une parenthèse de quelques (milliers de) mots pour vous raconter mon petit parcours artistique ? (Sébastien, je reste à la première personne, c'est OK pour toi ?) J'ai commencé très petit à

écrire des petits bouts de nouvelles, puis, en bon « nerd », j'ai passé les mois d'été de mes 16 ans à écrire un premier roman. Illisible. D'ailleurs moi-même je ne l'ai jamais relu. 200 pages tout de même. J'ai sué. Puis un deuxième, puis un troisième. Puis je me suis dit : comment publier tout ça ? Après 12 (caisses de) lettres de refus, je me suis dit qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. J'ai créé le site web TitlePublishing.com, je me suis publié, et j'en ai profité pour publier une centaine de jeunes artistes sur Internet (textes, peintures, photos, musiques...) – une chouette vitrine quoi. Puis, j'ai écrit un roman, « C'est dans ma tête », que j'ai pour une fois trouvé lisible. Alors je l'ai relu. Peaufiné. Corrigé. Essayé de le publier. Raté ! J'ai ensuite fait quelques expos de mes peintures et photos. Vendu 2 œuvres, ça n'a pas payé les zakouskis du vernissage. Puis, engagé dans des études à l'Ecole de Commerce Solvay, je me suis lancé dans le scénario de film. Et là, bonheur : j'ai adoré, et j'ai trouvé que ce que j'écrivais n'était pas si mauvais que ça. J'ai bientôt développé un projet de société de production de films, qui fut mon sujet de mémoire de fin d'études, j'ai créé la société 3 jours avant de sortir de Solvay, et je me suis lancé. Seul (enfin presque). Ici, je fais une parenthèse pour vous dire que je tombe malheureusement dans la catégorie du « sale fils à papa ». Eh oui, mon papa m'a donné un peu d'argent pour fonder ma société. Guide du petit chimiste : sans papa/maman, comment faire ? A Solvay on disait toujours, « les 3 F : Friends, Family and Fools ». Ceci dit, quand on sait qu'il faut 6.200 € pour créer sa SPRL, et qu'une ASBL (presque) gratuite suffit amplement à démarrer, je dirais que c'est dans le domaine de l'humainement réalisable. Alors oui, on a sa petite SPRL, on est content. Mais que faire ? Nous avons tout d'abord lancé le concours de cinéma Ciné Quest. Le but était, via un concours, de sélectionner un scénario et un réalisateur (moins de 30 ans, premier film), et de les aider à produire leur premier film long métrage low-budget. Soutenues par divers sponsors et pouvoirs publics, les deux premières éditions du concours eurent un succès important au niveau médiatique, et deux projets de films long métrage furent lancés... pour se planter violemment dans le mur quelques mois plus tard. Pourquoi ? Différences artistiques, manque de soutien financier des instances belges (plus facile de financer un concours qu'un film), manque d'expérience (aucun membre de l'équipe n'avait 30 ans). Plein de choses en fait. Mais soit, le concours a eu un effet media positif pour les jeunes talents en Belgique, c'est déjà pas si mal. Là-dessus, j'ai réalisé mon premier film, *Last Night on Earth*. Avec un budget microscopique (15.000€), nous avons tourné ce long métrage en un jour (!!!), pour une période de production totale de 1 mois. Pourquoi si vite ? Car nous n'avions pas les moyens de payer notre équipe plus longtemps, et que le sujet s'y prêtait (un mec suicidaire demande à son meilleur ami de filmer sa dernière journée). Alors nous avons réfléchi, et finalement trouvé une façon de le faire. Ce film noir expérimental a été sélectionné dans 6 festivals, dont le prestigieux Hollywood Film Festival à Los Angeles. Cool ! Encourageant ! Ensuite, j'ai tourné mon 2^e long métrage, *The Room*, un film fantastique avec Pascal Duquenne. Plus crédible grâce à mon premier effort, j'ai pu lever 500.000€ (toujours très low budget) et faire les choses un peu plus normalement. Le film a été vendu dans 25 pays, est sorti en salles en Belgique, et a été sélectionné dans 7 festivals dont le Festival du Film Fantastique de Bruxelles. Double cool ! Oui mais les critiques étaient mitigés. Oui mais le scénario, oui mais le jeu, oui mais. Oui, mais on l'a fait, right ? Punt aan de lijn. L'année dernière, je me suis mis en tête de réaliser un long métrage très indépendant, avec un tout petit budget, mais en anglais cette fois. Ca a donné le thriller *Artefacts*, produit pour 100.000€, qui a été vendu à une filiale du studio Lionsgate aux USA, et à un agent de vente canadien très renommé, Cinemavault. Le film a été sélectionné dans 5 festivals à ce jour, dont le Hollywood Film Festival, le Festival du Film Fantastique de Bruxelles, les Utopiales de Nantes, etc. En plus, c'est vraiment un bon petit film, bien réussi (c'est moi qui vous le dis, il est pas beau mon poisson ?). En plus, dans la foulée, on m'a demandé de mettre en scène, en 2006, 2007 et 2008, le spectacle de l'Ommegang sur la Grand Place de Bruxelles, qui retrace la venue de Charles Quint en 1549. 1.400 figurants, show son et lumière... superbe expérience. Tout ça, c'est 2003-2007. Et j'attends la suite avec impatience...

Et c'est à ce moment précis que j'arrête de me beurrer la tartine.

Ce que j'essaie de dire en racontant mon petit parcours nombriliste, c'est qu'une carrière artistique est probablement une des choses les plus difficiles à mener, et les plus éprouvantes. Il faut un semblant de talent, beaucoup de combativité, de la chance, énormément de travail, et alors là, une de ces carapaces... Dans une carrière artistique, il y a les Bons jours (avec un grand B) et les Mauvais jours

(avec un grand M, comme « m... »). Pas de jours moyens. Et sans doute plus de Mauvais que de Bons. Mais qu'est-ce que les Bons sont Bons ! Quel bonheur quand quelqu'un apprécie notre travail, quelle joie quand on franchit une étape, quand on a un succès !

En tant qu'artiste, on doit se laisser aller à sa sensibilité, et donc on se fragilise, on est émotionnel, et on est en proie à pas mal de souffrance. Mais pour parvenir à réaliser quelque chose, il faut se « carapacer » (mon traitement de texte m'informe que j'invente un mot), et faire abstraction de tout ce qui pourrait nuire à notre objectif : y arriver ! « Personne ne reconnaît mon talent ! » Encaisse ! « Je dois faire un boulot chiant pour payer le loyer alors que j'ai tellement de talent ! » Encaisse ! « Mes amis adorent ce que je fais, mais ça ne plaît pas aux éditeurs ! » Persévère ! Et puis plus tard : « Les critiques ont détesté mon disque ! » On s'en tape, change de métier si ça te plaît pas ! Comme disait un grand poète (poète) du vingtième siècle (Sylvester Stallone – authentique), « Les artistes les plus talentueux ne perceront probablement jamais. Ils sont tellement sensibles qu'ils ne sont pas du tout équipés pour affronter l'extrême difficulté du [monde du cinéma] ». Pourtant il est fort Stallone, non ? Si lui dit ça... (A ce moment précis, je me demande si vous, lecteur – allez tutoyons-nous – si toi, lecteur, tu ne me prends pas pour un gros débile).

Voici là où je veux humblement en venir : si l'Artiste veut percer en Belgique (et d'ailleurs ailleurs aussi d'ailleurs d'ailleurs (hin hin)), il ne peut compter que sur LUI-MEME. Travailler son art, se perfectionner, rencontrer des gens, envoyer des emails, faire sa promotion, etc. Bien trop souvent on crache dans la soupe en critiquant les éditeurs, les producteurs, les distributeurs, la Communauté Française, l'Institut des Arts de Tombouctou ou que sais-je, cars Ils (ceux qui ont le Pouvoir) ne nous aident pas assez, ne nous soutiennent pas assez, nous, Artistes de Talent. Avec ce genre de raisonnements, on peut rester longtemps dans la panade. Il faut positiver, il faut trouver des manières de faire les choses autrement, avec moins de moyens, faire des boulots alimentaires si besoin pour payer le loyer, bref, se battre comme un dingue et ne pas se laisser prendre vivant.

Bon, assez botté le cul des artistes.

Maintenant : comment les aider ?

Je m'adresse ici, non pas aux pouvoirs publics ou au producteurs et autres instances habituelles – ils font de leur mieux, et s'ils pouvaient faire encore mieux ils le feraient déjà. Je m'adresse à vous (toi), moi, monsieur-tout-le-monde riche ou pas riche, bien placé ou pas.

Nous avons tous, si nous sommes passionnés d'art, les moyens d'aider les jeunes artistes que nous apprécions, et – par divers moyens – de leur permettre de franchir une des nombreuses marches qui les mèneront – un jour – vers la réussite et la reconnaissance.

On peut parler d'argent. Je pense que chaque personne qui lit cette tribune connaît – ou peut connaître – une dizaine de personnes tout aussi passionnées d'art que lui (ou elle), et sans doute connaissons-nous tous l'un ou l'autre artiste qui rame. Tout d'abord, pourquoi ne pas faire découvrir cet artiste à ces dix personnes ? Peut-être que l'une d'elles sera intéressée par les œuvres de l'artiste ? On ne sait jamais. Aussi : pourquoi ne pas se rendre compte que 10 personnes x 100 euros, ça fait 1.000 euros. Et 1.000 euros, cela peut faire la différence. Si chacun met 250 c'est encore mieux. Cela peut permettre d'organiser un vernissage pour un peintre, de payer du temps de studio pour un musicien pour faire un disque, de faire la promotion d'un spectacle. C'est ce que j'appellerais du petit mécénat participatif. On peut le faire directement, en aidant un artiste, ou, si on n'en connaît pas, par l'intermédiaire d'une structure comme ARS, qui sélectionne des artistes de qualité et organise des activités pour leur promotion (ceci conclut notre page de publicité).

Friends, Family and Fools. « Je veux réaliser un premier court métrage, mais j'ai besoin de 5.000€ pour du matériel et des frais. Ca va vite, vous savez... » Le rôle de l'artiste est de se démerder pour pouvoir faire un petit film avec si peu d'argent (c'est pas si facile qu'il y paraît). Ton rôle à toi, lecteur,

peut être de mettre 250€ dans le pot. Si vous êtes 20, le gars fait son film. (C'est comme ça qu'un certain Steven S. a commencé, by the way, puis il a montré ses petits film à un producteur, et puis...)

Je dis des conneries ? Sais pas... Mais clairement ça peut marcher, non ? En tout cas pour moi ça a marché, parce que chacun a contribué. Maintenant, libre à l'artiste de réussir son coup ou de foirer complètement. C'est la caractéristique de toute discipline artistique : si vous voulez un truc sûr, achetez plutôt des bons d'Etat (encore que...)

Soit. Tout le monde n'a pas l'envie ou les moyens de « mettre dans le pot » comme je dis plus haut. No problemo, on peut faire autre chose pour aider. Exemple : hier soir, ARS organisait une exposition dans un local Chaussée de Charleroi à Bruxelles. Bel endroit. Il se fait qu'il appartient à l'artiste (un particulier donc), qui en a profité pour inviter d'autres artistes, et faire ensemble une exposition. Donc : vous avez accès à un lieu original : mettez-le à disposition d'artistes, pour une expo, un concert, une lecture de texte. Invitez vos amis, faites mousser.

Autre bête exemple : vous êtes doués en informatique : aidez un jeune auteur à publier ses nouvelles sur Internet à travers un site web. Peut-être cela l'aidera-t-il à se faire remarquer. Quel que soit la profession, le hobby ou le talent qui est le vôtre, vous pouvez probablement le mettre à disposition pour donner un coup de pouce à un artiste.

Bref, les exemples sont innombrables – nous pouvons tous aider. Et je ne vais même pas me lancer dans les politiques de sponsoring des petites, moyennes et grandes entreprises. En effet... - non, j'ai dit que je n'en parlerais pas. Mais tout de même... - non, on a dit non.

Pour conclure (j'avais promis de faire une seule page – don't print this, think about the fucking environment), j'enfoncerai le clou une dernière fois : les artistes doivent apprendre à se démerder et à se battre, se battre et encore se battre (même si ça fait mal, les coups de pieds dans la gueule), et monsieur-tout-le-monde doit être conscient que s'il s'intéresse à l'art et aux jeunes talents, il peut réellement faire la différence en leur apportant son soutien – de quelque sorte qu'il soit. Toute démarche artistique commence à un niveau très humain, très personnel. Chacun peut apporter sa pierre à l'édifice.

Sinon, on peut toujours envoyer un dossier à la Fondation Bill Gates, mais c'est finalement pas très sûr que ça marche.

Merci de votre attention.

Au plaisir d'en discuter avec vous à l'occasion.

Giles Daoust,
Thalys Bruxelles-Paris,
22 février 2008
giles@gilesdaoust.com

www.gilesdaoust.com
www.artefactsmovie.com
www.ommegang.be
www.titlefilms.be

(ceci était une action anti-actions-anti-pub)